

Nouvelles pratiques sociales



Odette Vincent (sous la direction de), *Histoire de l'Abitibi-Témiscamingue*, Institut québécois de recherche sur la culture, Québec, 1995, 763 p.

Patrice LeBlanc

Volume 10, Number 1, Spring 1997

10^e anniversaire

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/301398ar>

DOI: <https://doi.org/10.7202/301398ar>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Les Presses de l'Université du Québec

ISSN

0843-4468 (print)

1703-9312 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

LeBlanc, P. (1997). Review of [Odette Vincent (sous la direction de), *Histoire de l'Abitibi-Témiscamingue*, Institut québécois de recherche sur la culture, Québec, 1995, 763 p.] *Nouvelles pratiques sociales*, 10(1), 200–205.
<https://doi.org/10.7202/301398ar>

Histoire de l'Abitibi-Témiscamingue

Odette VINCENT (sous la direction de)
Institut québécois de recherche
sur la culture, Québec,
1995, 763 p.

L'Institut québécois de recherche sur la culture (IQRC) publiait à l'automne 1995 *l'Histoire de l'Abitibi-Témiscamingue*. Il s'agit du septième volume d'une collection grand public qui vise à retracer l'histoire des différentes régions du Québec. Livre de facture agréable et de lecture aisée, abondamment illustré de photos et comprenant plusieurs cartes et tableaux, il brosse en un peu plus de 650 pages les grandes étapes du peuplement et du développement de cette région du nord-ouest québécois. Bien plus qu'une simple chronologie d'événements économiques et politiques importants, cette histoire régionale met en évidence à la fois les tendances lourdes et les conjonctures particulières qui ont modelé l'histoire témiscabitiennne. On retrouve également plusieurs repères concernant la vie socioculturelle de la région et les institutions qui ont marqué son développement.

Le livre est divisé en trois grandes parties, chacune retraçant une période précise de l'histoire de la région. La première partie porte sur le territoire et ses occupants avant la période de colonisation qui débute, au Témiscamingue, en 1884. Les auteurs commencent, dans le premier chapitre, par présenter le cadre géographique de la région et son façonnement géologique. Celle-ci, apprend-on, est composée de trois sous-régions : « l'Abitibi au nord, le Témiscamingue au sud et, entre les deux, la zone des collines que [les auteurs identifieront] comme les hautes terres de l'Abitibi » (p. 23). Par ailleurs, l'Abitibi-Témiscamingue, c'est aussi le lieu du partage des eaux. Au nord, les eaux coulent en effet vers la baie James tandis qu'au sud, elles coulent vers le Saint-Laurent. Cette ligne

de partage des eaux, qui serpente dans les hautes terres de l'Abitibi, constituera pendant longtemps un obstacle à l'exploitation des ressources naturelles et à la colonisation de la région, conditionnant ainsi toute son histoire. En effet, les portages nombreux qu'elle commande compliqueront les transports et freineront la pénétration dans le territoire tandis que l'écoulement des eaux vers le nord n'autorisera pas le flottage du bois vers les usines du sud compliquant ainsi l'exploitation de la forêt.

Les trois chapitres suivants portent, quant à eux, sur les premiers habitants de la région. Bien que, comme le soulignent les auteurs, l'Abitibi-Témiscamingue est dans l'imaginaire collectif québécois une région neuve, à l'histoire récente, il n'en demeure pas moins que bien avant l'arrivée des Européens, la région était peuplée par des Amérindiens. Les récentes découvertes archéologiques, dont traite abondamment le chapitre deux du livre, permettent de retracer une occupation humaine continue sur plus de cinquante siècles. À partir du xvii^e siècle, les chroniques des missionnaires et les récits des explorateurs permettent de retracer avec plus d'exactitude « certains aspects de la vie sociale et économique des Amérindiens du Nord-Ouest du Québec lors de la période du contact avec les Européens » (p. 99). C'est ce à quoi s'attarde le chapitre trois en traçant le portrait du mode de vie des Abitibis et des Témiscamingues qui peuplent alors respectivement le nord et le sud de la région. Le dernier chapitre de cette première partie du livre cherche à faire « l'autopsie d'un contact » (titre du chapitre 4), celui entre le monde des Amérindiens et le monde des Eurocanadiens. Trois périodes peuvent ainsi, selon les auteurs, être retracées. D'abord, la période de la traite des fourrures pendant laquelle quelques postes de traite sont construits et que commence l'occupation blanche du territoire. Ensuite, la période des missionnaires, surtout les Oblats et les Sulpiciens, qui cherchent à évangéliser les Amérindiens. Enfin, à partir du milieu du xix^e siècle, la période de création des réserves. Bien qu'on puisse croire que ce contact entre les Amérindiens et les Eurocanadiens ait provoqué une forte acculturation des premiers, les auteurs de l'*Histoire de l'Abitibi-Témiscamingue* préfèrent parler « de cohabitation caractérisée par des rapports pacifiques et commerciaux entre voisins, ou encore de dualité culturelle, voire de sociétés distinctes adaptées à un milieu géographique et engagées dans une histoire » (p. 159).

La seconde période de l'histoire de l'Abitibi-Témiscamingue, dont rend compte la deuxième partie du livre, débute selon les auteurs à la fin de 1884 avec la fondation de la Société de colonisation du Témiscamingue et s'achève en 1950 alors que « l'Abitibi et le Témiscamingue sont reliés par des voies de communication et [que] leurs intérêts sont suffisamment communs pour leur permettre de former une entité

particulière au nord-ouest du Québec » (p. 413). Durant les 65 ans que dure cette phase du développement de l'Abitibi-Témiscamingue, on assiste d'abord à l'émergence de trois sous-régions puis à la création de liens entre elles. Aussi, est-ce en fait à trois histoires que les auteurs nous convient ici : celle du développement du Témiscamingue au sud de la région, celle du développement de l'Abitibi rural au nord et celle du développement de l'Abitibi minier entre les deux qui participera à l'unification des deux autres sous-régions.

Les trois premiers chapitres (les chapitres 5, 6 et 7) de cette deuxième partie du livre traitent de la naissance et de la consolidation de l'Abitibi-Témiscamingue rural et nous permettent de bien comprendre à la fois les dynamiques particulières et les points de convergence du développement de l'Abitibi rural et du Témiscamingue. On voit ainsi toute l'importance du clergé, des élites traditionnelles et de l'État (surtout dans le développement de l'Abitibi) dans le peuplement de ces deux sous-régions. Voulant notamment contrer l'exode des populations du sud du Québec vers la Nouvelle-Angleterre, ils développeront un projet de colonisation ruraliste et agriculturaliste dans le Nord-Ouest québécois. Cependant, la forêt prendra rapidement de l'importance, son exploitation assurant un revenu d'appoint important au colon-agriculteur, devenant même en Abitibi rural le cœur du développement. Aussi, se développera-t-il rapidement en Abitibi-Témiscamingue une économie agro-forestière. La crise de 1929 a obligé les gouvernements à établir plusieurs plans de colonisation qui favoriseront, nous expliquent les auteurs, d'abord une croissance démographique importante puis la consolidation de la région, faisant en sorte que « le monde rural de l'Abitibi-Témiscamingue atteint [...] sa maturité au début des années 1950 » (p. 278).

L'histoire du développement de l'Abitibi minier, dont traite le chapitre 8, est quelque peu différente. Elle débute en 1910 avec l'arrivée de quelques prospecteurs en provenance de l'Ontario. Ce sera cependant la mise en exploitation de la mine Horne (cuivre, or et argent) à Noranda par la société américaine Noranda Mines Limited en 1927 qui consistera en quelque sorte le coup d'envoi du développement de l'Abitibi minier. À la fin des années 1930, un deuxième pôle minier se sera constitué plus à l'est autour des mines de Val-d'Or, Malartic et Cadillac. L'exploitation de ces mines amènera de nombreux travailleurs dans la région. Jusqu'au milieu des années 1930, les « Fros » (*foreigners* – il s'agit d'immigrants d'Europe centrale et d'Europe orientale) constitueront le gros de la main-d'œuvre. Cependant, avec la crise économique, les Canadiens-français remplaceront ces premiers travailleurs, d'autant plus qu'un grand nombre d'entre eux ont été expulsés de la région à la suite

d'une grève à la mine Horne en 1934. Une deuxième vague d'immigration européenne se produira après la Deuxième Guerre mondiale. En effet, plusieurs personnes déplacées par la guerre en Europe seront recrutées par les mines pour venir travailler en Abitibi. On comprendra dès lors, comme l'expliquent les auteurs, que va se créer autour des mines un monde urbain cosmopolite, qui tranche avec le reste de l'Abitibi-Témiscamingue rural et fortement canadien-français. Ces villes, à l'exception de Noranda et de Bourlamaque (près de Val-d'Or) qui seront construites par les compagnies minières pour loger leurs travailleurs, seront « agitées et désordonnées à leur début » (p. 317), habitées qu'elles sont par une « population hétéroclite de prospecteurs, de géologues, d'aventuriers et de commerçants » (p. 314).

Après avoir fait ce portrait chronologique du développement démographique et économique de la région, l'*Histoire de l'Abitibi-Témiscamingue* fait ressortir en deux chapitres (les chapitres 9 et 10) quelques aspects du développement institutionnel et de la vie socioculturelle de la région à cette époque des pionniers. Les auteurs nous parlent notamment, au niveau institutionnel, des premières églises tant catholiques, que protestantes, russes orthodoxes, grecques orthodoxes ou juives ; des premières écoles primaires et secondaires ; et de la mise en place des premiers jalons d'un système de santé. Le chapitre sur la vie socioculturelle met l'accent à la fois sur le développement d'une culture de frontière – culture de désorganisation sociale qui favorise le « sens de l'inventivité face au défi du recommencement à zéro » (p. 373) –, sur les loisirs, sur les sports ainsi que sur les journaux, la radio et le cinéma dans la région.

La troisième partie de cette *Histoire de l'Abitibi-Témiscamingue* porte sur la période la plus récente du développement de la région, celle qui s'étend de 1950 à nos jours. Encore ici, comme dans la partie précédente, les auteurs optent pour deux découpages : un chronologique, qui retrace le développement économique et démographique de la région, et un autre thématique, qui aborde la vie culturelle et la vie politique dans la région.

L'analyse du développement économique fait essentiellement ressortir la situation de dépendance de la région face à l'extérieur et le peu d'emprise qu'ont les Témiscabitiens sur le développement économique de celle-ci. En fait, relèvent les auteurs, l'économie régionale est très fortement intégrée à l'économie continentale, situation faisant en sorte que « les choix concernant la vie économique au quotidien appartiennent [...], dans une grande proportion, à des non-résidents » (p. 420). L'État, en appuyant l'entreprise privée durant les années 1950 et en

définissant lui-même dans les années 1960-1980 les axes de développement, ne fait que renforcer cette tendance lourde. Néanmoins, et malgré la mondialisation des échanges et la diminution de l'importance des ressources, les auteurs concluent à la fin de cette analyse que de nos jours « c'est la perspective d'un développement durable fortement ancré sur son territoire qui fait surface et qui s'impose aux habitants de la région » (p. 480).

Quant au développement démographique, les auteurs font remarquer différents phénomènes se produisant entre 1951 et 1991 et qui modifient les dynamiques intrarégionales. On retiendra notamment : la diminution importante de la part relative de la population témiscabitiébienne par rapport à l'ensemble du Québec ; la répartition plus égale de la population entre l'est et l'ouest de la région ; l'urbanisation de la population et l'effondrement du monde rural qui l'accompagne. Les auteurs font également remarquer qu'apparaît une nouvelle génération de gens qui sont nés en région et qui se font une représentation différente de l'Abitibi-Témiscamingue. Ils sont conscients de vivre en région et ne perçoivent plus l'Abitibi comme un pays de passage, comme un « lieu de transition » (p. 525).

Les trois derniers chapitres (les chapitres 13, 14 et 15) du livre traitent de la vie socioculturelle et de la vie politique dans la région depuis les années 1950. Les auteurs relatent notamment l'apparition d'institutions régionales tant dans le domaine de l'éducation (cégep, université) que dans celui de la santé. Ils analysent également l'apparition et le développement d'une culture régionale qui dit dans ses chansons, ses livres, son cinéma, ses toiles, la richesse du Nord-Ouest québécois. Enfin, la vie politique tant sur la scène fédérale que québécoise ainsi que l'importance des mouvements sociaux dans la région sont analysées. Cette section se termine avec quelques commentaires sur les identités locale, sous-régionale et régionale qui prennent forme et se consolident dans la période la plus récente de l'histoire de l'Abitibi-Témiscamingue.

En définitive, il est heureux que l'IQRC ait décidé de produire *l'Histoire de l'Abitibi-Témiscamingue*. La publication de ce livre est sans aucun doute un événement important dans la vie collective des Témiscabitiébiens. Il leur fournit tout à la fois des données pour mieux comprendre d'où ils viennent, des repères afin de saisir les enjeux sociaux économiques et politiques qui traversent leur région et des éléments qui contribueront à la constitution d'une identité collective forte leur permettant d'envisager l'avenir avec détermination. Cette histoire régionale intéressera également, bien entendu, les chercheurs en développement local et régional, car on y fait bien ressortir les contraintes

au développement et le rôle des acteurs de la région et hors de la région. Enfin, ce livre saura plaire à quiconque veut comprendre l'histoire du Québec. En effet, en retraçant tant l'histoire amérindienne que l'histoire eurocanadienne de la région, c'est en fait toute l'histoire du Québec que l'on voit se profiler en filigrane. Un livre, donc, que l'on ne peut que recommander.

Patrice LEBLANC
Professeur invité
Université du Québec en Abitibi-Témiscamingue